

Fatoumata Sakho

Fatoumata Sakho est une photographe et journaliste française. Ses travaux sur le thème de la représentation du corps noir s’inscrivent dans un contexte postcolonial.

– Peux-tu nous dire comment ton parcours de journaliste influence ton travail artistique ?

Mon expérience de journaliste est très importante dans ma pratique artistique. C’est de là que me vient mon goût de l’enquête, des archives et de la recherche d’informations. J’ai cette volonté de ne pas m’arrêter sur des évidences. J’aime creuser pour mieux révéler. La différence entre ma pratique journalistique et ma pratique artistique c’est la question de la subjectivité. Même si en tant que journaliste j’ai beaucoup écrit sur la question des discriminations, dans mon art je m’autorise à aller là où mon imagination et mes réflexions m’emmènent.

– Pourquoi avoir choisi la photographie comme médium d’expression ?

Tout d’abord je suis obsédée par les images, c’est d’ailleurs par ce moyen que je fais particulièrement connaissance avec le monde. Je ne peux m’empêcher de lire des images, que ce soit dans des expositions, dans les rues, dans des magazines... Ma mère est la première photographe de la famille, je l’ai très souvent observée documentant la vie familiale, avec un goût pour la mise en scène. J’ai pratiqué la photographie pour la première fois à l’âge de 14 ans dans un atelier dédié à la photo dans mon collège. La révélation de l’image m’est apparue comme celle d’un monde dans lequel je pouvais construire mon récit. Aujourd’hui ma pratique ne se résume pas qu’à la photographie. Je ne m’interdis pas la vidéo et la création d’installations.

L’exposition Xotic

– Quelle est la genèse de la série Xotic? Est-ce un projet lié à ton expérience personnelle de femme dans notre société occidentale ?

La genèse de mon travail Xotic vient d’une exaspération formulée par des femmes noires sur les réseaux sociaux. Elles expriment une indignation récurrente portant sur les représentations négatives et l’hypersexualisation de leur corps dans les médias. Ces femmes noires se sentent souvent exclues d’un féminisme «traditionnel». Celui-ci ne prend pas ou peu en compte le fait qu’en plus du sexisme, une femme noire peut subir une discrimination liée à sa couleur de peau et à son origine. Je fais partie de ces femmes. Ma série Xotic prend sa source dans cette expérience collective. J’avais besoin de me mettre dans la peau des projections sexuelles et racistes faites sur le corps des femmes noires. Je tente de visualiser ce qui m’est impossible de projeter sur le corps de «l’autre».

– Que signifie Xotic ?

Le X correspond à cette idée de sujet tabou, d’interdit. En même temps il pose la question de la pornographie dans un exotisme rapporté au contexte colonial.

– Ton travail est protéiforme et offre différents niveaux de lecture. Tu utilises des images d’archives coloniales en les détournant, non sans humour, et en mettant en scène ton propre corps pour les réactualiser dans notre société postcoloniale. Ton esthétique très colorée emprunte des éléments visuels de culture pop ou publicitaire.

Les images mentales traduites dans mes œuvres me viennent en couleur. Je suis née à l’âge d’or de la publicité. Enfant, j’ai toujours regardé les images publicitaires de manière hypnotique. Sans qu’elles aient déclenché chez moi des envies compulsives d’achat, elles m’ont permis de mettre en place des outils critiques que je peux confronter à la société. Pour ce qui est de la culture populaire, elle fait partie intégrante de mon ADN. Mon travail artistique se nourrit de projections faites sur des objets du quotidien. Ces pièces très colorées et parfois kitschs en disent long sur nos aspirations. Par exemple les magasins de décoration regorgent d’objets imitant les denrées périssables. Qu’est-ce que ça dit sur notre société ?

– Cette plongée dans les images coloniales, que tu as faites notamment aux archives de l’université, met en évidence la constitution d’une science ethnographique empreinte de racisme. Ces images étaient diffusées dans les sociétés coloniales occidentales, non censurées et hors de tout jugement moral, sous couvert d’un exotisme savant. Ces stéréotypes sur le corps de la femme noire exotisée et érotisée sont présents dans ton travail et souvent associés à la nourriture.

Les publicités coloniales ont joué un rôle important sur la persistance de ces projections sexuelles et cannibales dans l’espace contemporain. En regardant de plus près, on se rend compte que l’image dénudée du corps des femmes noires sous domination coloniale était souvent accompagnée de nourriture. Une manière de donner l’assurance au colon loin de chez lui, de pouvoir se nourrir sexuellement du corps de « l’autre ». Plaisir charnel et plaisir de la bouche se rencontrent alors. L’hypersexualisation du corps des femmes noires a souvent fait l’objet d’une analogie avec le sucre, le café, le chocolat... Des denrées que l’on pourrait ramener à l’histoire de l’esclavage et plus particulièrement au commerce triangulaire...

– Les cartes postales que les colons avaient l’habitude d’envoyer à leurs familles et amis sont un exemple de diffusion massive d’images racistes. Est-ce que les cartes postales que tu as créées pour l’exposition Xotic font écho à ces cartes postales coloniales ?

Je propose des cartes postcoloniales. Elles font clairement écho aux cartes postales dégradantes envoyées du temps de la colonisation. Par l’utilisation du même support, je tente de remettre en cause tout un corpus d’images racistes et sexistes qui se vendent encore aujourd’hui comme des images érotiques. Mes cartes postcoloniales s’inscrivent dans un contexte français.

De l'intersectionnalité

– Cette exposition s'inscrit dans le colloque organisé à l'université «Croiser, révéler. Intersectionnalité et transfert des savoirs : itinéraire d'un concept militant».

Comment te positionnes-tu par rapport à ce sujet ? Emploierais-tu l'expression de femme racisée pour t'identifier ?

Je m'identifie comme femme noire. Le concept d'intersectionnalité permet de mettre en évidence mon expérience. Sans la noyer dans d'autres réalités. On ne peut pas faire de généralité d'un parcours discriminatoire. Je lis et j'écoute ce qui se dit sur l'intersectionnalité. Penser que mon expérience, tant niée, est réfléchi en France par l'action d'afro-féministes, de cinéastes, d'artistes, d'universitaires, d'associatifs... ça me réjouit.

– Pourquoi mettre en scène des citations de forums de discussions sur internet avec cette typographie pixelisée ?

Internet est un lieu où sous couvert d'anonymat, la parole raciste et sexiste est décomplexée. L'utilisation de l'anglais dans les textes de l'exposition est un moyen de questionner la difficulté de discuter l'intersectionnalité en France. Pour le pixel une fois grossi il est le symptôme d'une image dégradée. Ceci se rapproche, du mécanisme de la construction du stéréotype. Ces textes sont des clichés que je tente de déconstruire.

– Comment évolue selon toi le regard sur le corps de la femme noire dans la société d'aujourd'hui ?

Les choses prendront du temps pour changer. Je pense que nous sommes dans une phase où les premières pierres sont posées en France....

Entretien avec Fatoumata Sakho mené par Elsa Guibert



La série *Xotic de Fatoumata Sakho* est exposée dans le cadre du Colloque international *Croiser, révéler. Intersectionnalité et transfert des savoirs : itinéraire d'un concept militant* organisé du 14 au 16 novembre par Myriam Boussahba-Bravard et Emmanuelle Delanoë-Brun (LARCA-UMR8225)
Scénographie : Elisabeth Tensorer
Régie technique : Olivier Boudier et Henri Causse
Conception graphique : Olivier Querné

EXPOSITION

OTIC

Fatoumata Sakho
du 29 Oct au 16 Nov
Hall des Grands Moulins
16 rue Marguerite Duras
Paris13

Présentation de l'exposition
par l'artiste et finissage
le 15 novembre à 18h30
Réservation conseillée
0157275937